

LE CONSENTEMENT

Vanessa Springora / Sébastien Davis

DOSSIER
SPECTACLE

Samedi
7 octobre
20h

Dimanche
8 octobre
17h

Grande Salle

Durée **1h20**
À partir de **15 ans**
Tarif **Soleil**



→ PAS D'AMOUR SANS CONSENTEMENT

UNE ADAPTATION MAGISTRALE DU ROMAN
AVEC LUDIVINE SAGNIER, INCANDESCENTE

© Laura Marie Copik

LE CONSENTEMENT

Notre amour est interdit.
Je le sais, car il ne cesse
de me le répéter. Je ne
peux donc en parler à
personne. Mais pourquoi ?
Pourquoi puisque je l'aime
et qu'il m'aime lui aussi ?

TEXTE

MISE EN SCÈNE

CRÉATION MUSICALE

AVEC

MUSICIEN

VANESSA SPRINGORA

SÉBASTIEN DAVIS

DAN LÉVY

LUDIVINE SAGNIER

PIERRE BELLEVILLE

Création le 4 octobre 2022
au Théâtre Châteauvallon Liberté, Toulon

LE CONSENTEMENT

de Vanessa Springora

Mise en scène

Sébastien Davis

Création musicale

Dan Lévy

Scénographie

Alwyne de Dardel

assistée de Claire Gringore

Lumière

Rémi Nicolas

avec Ludivine Sagnier

Musicien - **Pierre Belleville**

Collaboration artistique : Cyril Cotinaut - Dayana Bellini

Régie générale : Julien Alenda

Régie son : Warren Dongué

Directrice de production : Véronique Felenbok

Chargée de production : Aliénor Suet

Presse : Olivier Saksik

"Le Consentement" est édité chez Grasset

Durée : 1h20 - À partir de 15 ans

Production : Sorcières & Cie. Coproduction : Châteauvallon-Liberté, scène nationale, Théâtre de la Ville – Paris, Château Rouge – Annemasse.
Création en résidence au Liberté, scène nationale - Toulon. Avec le soutien de l'Adami Déclencheur et de l'école Kourtrajmé.



CALENDRIER

4/8 octobre 2022 : Création au Théâtre Châteauvallon-Liberté, Toulon

21/30 novembre 2022 : Théâtre de la Ville, Espace Cardin, Paris

14/16 décembre 2022 : Théâtre Château Rouge, Annemasse

4/7 janvier 2023 : Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon

28 février/1er mars 2023 : Les Abbesses - Théâtre de la Ville

CONTACTS

Directrice de production

Véronique Felenbok

veronique.felenbok@yahoo.fr

06 61 78 24 16

Presse

Olivier Saksik

olivier@elektronlibre.net

06 73 80 99 23

Janvier 2020. Le barrage a cédé. La parole est lâchée.

L'ère #metoo a libéré les françaises. Les langues se délient autour de moi. Les vérités s'assèment enfin. Les points de vue s'assument du côté des victimes. Je suis une sur deux, peu importe laquelle. Kouchner, Foïs, Springora, autant de témoignages dont je m'abreuve, tant il est important de se rassurer. Sur la similitude des histoires, sur celle des procédés des prédateurs. Qui manient avec tant d'habileté cette notion volatile qu'est le consentement. Vanessa Springora la place au coeur de son récit. Cette matière première mobile, frêle, supposément protectrice, mais qui se voit souillée, rabattue, écrasée, négligée à la moindre occasion. Ce consentement, ce rempart si fragile de la femme, de la jeune fille, du jeune garçon, cette promesse non tenue de la vie, cette frontière piétinée, à la guise d'un plus grand, d'un plus puissant.

La musique organique de Dan Lévy accompagne justement ce parcours douloureux tandis que la présence sur le plateau du batteur Pierre Belleville renforce l'exploration intime des états de Vanessa.

Avec Sébastien Davis, ami, frère de longue date, avec qui j'ai créé la section Acteurs/Actrices de l'école Kourtrajmé à Montfermeil dans le 93, qui rebat la notion d'égalité des chances, nous questionnons la centralisation de la culture et de la formation artistique en France.

Lorsqu'il m'a proposé cette adaptation du « Consentement », j'ai su que notre complicité et notre exigence mutuelle sauraient trouver la justesse pour soutenir ce projet et lui faire honneur.

Ludivine Sagnier

NOTE D'INTENTION DU METTEUR EN SCÈNE

Depuis tant d'années, je tourne en rond dans ma cage, mes rêves sont peuplés de meurtre et de vengeance. Jusqu'au jour où la solution se présente enfin, là, sous mes yeux, comme une évidence : prendre le chasseur à son propre piège, l'enfermer dans un livre.

C'est par ces mots de Vanessa Springora que j'ai immédiatement su, dès ma première lecture du « Consentement », que ce livre que je tenais entre mes mains sortait de l'ordinaire.

Un livre ? La riposte allait donc être artistique.

« Le Consentement », de Vanessa Springora, est le récit d'une jeune fille mineure aux prises avec un écrivain célèbre et quinquagénaire. Ce consentement dont elle parle, c'est le sien tout d'abord. Celui d'une adolescente en manque de figure paternelle, éprise d'un artiste charmant pour qui le grand amour est synonyme de passion et de transgression.

Mais c'est aussi le consentement de la société qui l'entoure, qui attribue des passe-droit dès lors que l'on appartient à un certain milieu, que l'on atteint une certaine renommée. La loi, qui est censée nous protéger et nous défendre, n'est pas la même pour tous. *Il y a* une loi à deux vitesses, *il y a* du favoritisme de classe, *il y a* des impunités de toutes sortes. *Il y a* des êtres humains qui sont au-dessus des autres. On a beau le nier, affirmer le contraire, écrire des lois pour s'en prémunir... les faits sont là. Et quand il y a des gens au-dessus qui écrasent, détruisent, spolient, il y a des gens en-dessous qui subissent, souffrent, survivent. Vanessa Springora était en-dessous. Elle s'est retrouvée dans la pire des catégories : celle des victimes consentantes. Les moralistes de toutes sortes, engoncés dans leur puritanisme, ont tôt fait de leur cracher leur venin, ils omettent le fait que la loi est également là pour nous protéger de nous-même. Une personne mineure, quoi qu'on en dise, n'est pas moralement responsable pour la simple raison qu'elle est encore en formation, en développement, et qu'elle n'est pas encore prête à affronter le monde par elle-même.

Alors que faire quand les mœurs sont contre nous ? Que faire quand la société ferme délibérément les yeux sur ce qui nous apparaît profondément injuste, erroné, déviant, contre-nature ? Que faire face à un consensus intimement ancré dans les mentalités ?

« Le Consentement », en affirmant dès le prologue qu'il allait avant tout être une oeuvre artistique, provoque une déflagration au sein de notre société. Vanessa Springora n'est là ni pour se plaindre ni pour se venger des agissements d'un homme en particulier. Elle fait *bouger les lignes* d'une façon profonde et permanente. Il ne peut y avoir de retour en arrière. Quand la loi des hommes fait défaut (et c'est souvent le cas !), c'est par l'art qu'il faut agir. L'art est nécessaire à l'humanité car il nous permet de nous observer plus objectivement. Le récit sensible et personnel de Vanessa Springora, l'intelligence de son analyse et la sincérité de son expérience m'ont frappé au cœur comme seules les grandes oeuvres artistiques peuvent le faire.

Je venais à peine de finir ma lecture de ce livre, que mon amie Ludivine Sagnier m'a proposé de créer avec elle la Section Acteur de l'École Kourtrajmé à Montfermeil. Si elle a pensé à moi et si j'ai accepté sa proposition, c'est que nous nous connaissons depuis de nombreuses années et que cette amitié repose essentiellement sur une profonde connivence artistique. Au-delà d'une simple formation d'acteur, cette école a pour vocation de faire *bouger les lignes* de l'accès à la Culture en France.

Faire bouger les lignes... encore et toujours. Incessamment. Parce qu'elles ont une fâcheuse tendance à toujours vouloir se refermer, à toujours vouloir retomber dans leurs vieilles ornières. J'ai très vite fait part à Ludivine de mon souhait de porter « Le Consentement » à la scène avec elle. Son talent et son abnégation envers les œuvres qu'elle sert en font une très grande artiste et une interprète idéale. Je ne voyais qu'elle pour faire résonner ces mots. Plus que d'incarner un personnage, il s'agissait de porter une parole. Passé l'impression sur le papier blanc, il faut pouvoir imprimer ces mots dans nos crânes endoloris. Le théâtre nous permet d'en user comme de pierres. Ils peuvent devenir de véritables projectiles lancés à l'assaut d'ennemis de toutes sortes. Il faut pouvoir les matraquer, ces mots, pour les graver dans le marbre de nos vieilles habitudes. De nos vieilles certitudes. De notre auto-asservissement face aux apparences, aux figures du succès. Le théâtre n'est plus un média de masse comme peuvent l'être le livre, internet ou le cinéma. Il agit dans la sphère de l'intime, d'âme à âme. Il nous permet un contact renouvelé avec le réel. Au travers de cette relation privilégiée que nous entretenons avec les artistes, il nous permet de nous élever pour voir un peu plus réellement le paysage environnant : ce réel qui nous fait tant défaut dans le monde ordinaire, qui nous donne trop souvent l'impression que nous marchons sur la tête.

La scène est divisée en deux : le fond de scène est séparé du reste par un mur fait de papier calque. Nous voyons au travers mais le réel est comme flouté. C'est dans cet espace par exemple que nous entendrons Ludivine/Vanessa s'interroger ainsi :

« Quelle preuve tangible avais-je de mon existence, étais-je bien réelle ? Pour en être certaine, j'avais commencé par ne plus manger. À quoi bon m'alimenter ? Mon corps était fait de papier, dans mes veines ne coulait que de l'encre, mes organes n'existaient pas. Autour de moi, la ville, brumeuse, féérique, se muait en décor de cinéma. Tout était faux autour de moi et je ne faisais pas exception. »

Par ces mots, c'est une artiste qui s'exprime. Actrice de cinéma ou écrivaine ? L'interrogation reste la même. Comment donner du sens à ce que nous vivons ? Comment ouvrir les yeux sur notre misère humaine ? Car si nous n'avons pas les yeux grands ouverts, nous ne saurons jamais distinguer le vrai du faux, discerner ce qui est bon pour nous de ce qui nous détruit. Les questions et le constat de Vanessa Springora nous concernent tous mais nous avons besoin de l'art et des artistes pour donner corps et chair à ce qui bien souvent est indicible pour nous.

En venant à l'avant-scène, Ludivine fait pour nous le passage vers le réel : ce lieu d'où l'on peut tout dire, tout vivre, tout questionner. Il y a là un lit, un bureau, une chaise.

Cet espace est à la fois la chambre de Vanessa adolescente, celle de son prédateur et celle de Vanessa aujourd'hui. Ce qui permet à l'actrice de passer de la chambre au bureau, du passé au présent, est le simple fait qu'elle est avant tout là, devant nous, présente sur le plateau d'une scène de théâtre. Le décor n'est qu'indicatif, il suggère plus qu'il n'impose. C'est par le verbe que nous passons d'un lieu à l'autre.

En parlant de mon projet à Dan Lévy, il a immédiatement pressenti que la batterie pourrait être l'instrument idéal pour venir appuyer ou déranger ce qui se passait sur la scène. Le batteur Pierre Belleville, au travers d'une partition savamment orchestrée par Dan, instaure tantôt un dialogue tantôt un combat avec celle qui se bat pour raconter son histoire. Autre que l'incarnation d'un personnage du passé, il s'agit de pouvoir convoquer, par le simple fait d'un regard ou d'une danse, les tensions qui peuvent exister entre deux êtres, les rapports de force. La déprise dont parle Vanessa Springora n'est jamais totale, il reste une empreinte indélébile, une présence indéniable.

La réalité d'une scène de théâtre peut être autre que le siège d'une fiction. Cela peut être le lieu où l'on se démasque et où la vérité peut surgir. Le lieu où la vie cesse de se donner en spectacle et devient un exploit.

Sébastien Davis



Sébastien Davis, après avoir fait sa première mise en scène sous l'aile d'Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil (*Thyeste* de Sénèque), a fait partie de la 1ère promotion de metteurs en scène de l'ENSATT sous la direction d'Anatoli Vassiliev.

Il exerce ensuite auprès de nombreuses compagnies dans le domaine du jeune public, du théâtre musical et du concert.

Il est invité par Jean-Pierre Siméon à réaliser des déambulations poétiques et musicales au sein du musée d'Orsay; en Suisse il crée au Teatro Dimitri un spectacle inspiré de l'œuvre de Jostein Gaarder; il crée à l'Opéra de Lyon *l'Arlésienne* avec Anne Girouard et l'Ensemble Agora, d'après les œuvres de Georges Bizet et d'Alphonse Daudet.

Il collabore régulièrement avec Cyril Cotinaut, avec qui il monte *l'École des Bouffons* de Michel de Ghelderode, *Timon d'Athènes* de William Shakespeare et *le Casque et l'Enclume*, une création inspirée des événements de Mai 68.

À l'invitation de Ludivine Sagnier, il devient en Septembre 2020 le Directeur Pédagogique de la Section Acteur de l'École Kourtrajmé.

Ludivine Sagnier débute sa carrière au cinéma alors qu'elle est encore enfant. Elle apparaît notamment chez Pascal Thomas, Jean Paul Rappeneau et Alain Resnais.

Après avoir été formée au conservatoire de Versailles, elle entame une collaboration avec François Ozon avec qui elle tournera trois films, *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes*, *Huit Femmes*, et *Swimming Pool*.

Elle travaille ensuite avec Claude Miller, Alain Corneau, Claude Chabrol, et Christophe Honoré (notamment pour le théâtre avec *Nouveau Roman* en 2013).

Elle travaille également à l'international sous la direction de PJ Hogan, Lee Tamahori, Paolo Sorrentino, Hirokazu Kore Eda.

Après ses rôles dans les séries *The Young Pope*, *The New Pope* et *Lupin*, elle incarne Diane de Poitiers dans la série américaine *Serpent Queen* aux côtés de Samantha Morton.

Depuis 2020, elle dirige la Section Acteur de l'École Kourtrajmé à Montfermeil.



Dan Levy est un artiste multi-instrumentiste, producteur et compositeur.

À l'origine compositeur de musiques de films, il fonde en 2007 le groupe pop indé The Dø avec Olivia Merilahti. Ils produiront les albums *A Mouthful*, *Both Way Open* *Jaws* et *Shake Shook Shaken*, album rock de l'année aux Victoires de la Musique 2015.

Il produit les disques de Jeanne Added, Las Aves, Thomas Azier, Lou Doillon, Laura Cahen, S+c+a+r+r... et travaille avec les chorégraphes Carolyn Carlson et Juha Pekka Marsalo de 2004 à 2008.

Il réalise les musiques de films tels que *L'Empire des Loups* de Chris Nahon, *Bonhomme* de Marion Vernoux ou encore *J'ai Perdu Mon Corps* de Jérémie Clapin, pour lequel lui est décerné le César de la meilleure musique originale.

Pierre Belleville a commencé à jouer de la batterie à 7 ans et s'est ensuite formé à l'école Dante Agostini d'Orléans puis au Centre créatif et Musical de Nancy.

Aussi à l'aise dans le Métal que dans la Pop ou le Hip-Hop, il participe à des projets aussi variés que ceux de David Hallyday, Lofofora, The Dø, Kerry James, DJ Pone, Sporto Kantes, Destruction Incorporated...

Gretsch Drums et Zildjian font appel à lui pour leurs démonstrations de batteries et le magazine Drumpart, pour la conception et la présentation de ses rubriques pédagogiques.



SCÈNES

LE CONSENTEMENT

THÉÂTRE

VANESSA SPRINGORA

Adulte, ado, enfant, Ludivine Sagnier irradie dans cette adaptation inspirée d'un glaçant récit de prédation.

TTT

Elle a cette façon de venir se planter au bord de la scène pour chercher l'assentiment du public qui n'appartient qu'à elle, Ludivine Sagnier. Elle a illuminé tant de films (de François Ozon ou de Christophe Honoré), encore peu fait de théâtre, et pourtant sa simplicité, radicale, remporte la mise dans ce spectacle de Sébastien Davis. Avec l'appui d'un batteur, elle y incarne la parole enfin libérée de Vanessa Springora. Dans *Le Consentement*, récit publié en 2020, l'éditrice devenue écrivaine décrit avec minutie l'emprise machiavélique que l'écrivain Gabriel Matzneff a exercée sur elle, alors qu'elle fut sa



LA NUIT

11 12 13

DU CIRQUE

NOV 2022

l'édition un événement Territoires de cirque lapiducirque.com

jeune maîtresse dès l'âge de 14 ans. Au vu et au su de sa mère, au gré d'un abandon paternel... Aucun adulte n'ayant su protéger cette enfant précoce des années 1980 et interrompre le cycle infernal de sa sujétion. Le statut d'écrivain, en revanche, semble avoir évité à l'adulte prédateur la sanction de la loi. C'est la tranchante conclusion à laquelle parvient Vanessa Springora vingt-sept ans après des faits dont elle réussit à faire entendre la longue résonance mortifère.

L'actrice suit les chapitres du livre en enchâssant le récit de cette relation délétère dans le déroulé de la souffrance post-traumatique. Derrière une membrane blanche, tel l'hymen percé ou le voile du refoulé, le personnage de l'adolescente apparaît alors telle une silhouette brisée s'interrogeant sur sa propre « valeur ». Ces leit-motifs cristallisent sur scène une plaie à jamais béante.

Ludivine Sagnier assume tous les âges. Avec un résumé préalable de l'enfance dans une famille dysfonctionnelle où la libération sexuelle de mai 68 a soufflé. Elle est poignante quand elle bondit dans son jogging gris et son T-shirt rose, cheveux rele-

vés en queue-de-cheval. Elle désarçonne quand elle évoque la première rencontre avec ce regard bleu qui la dévore. Elle assume la crudité du « rituel » tout en restant pudique. De la jeune fille prenant conscience de son instrumentalisation à celle dégoûtée de se voir ensuite réifiée dans des pseudo-fictions abjectes, elle franchit bravement toutes les étapes. En s'approchant souvent des spectateurs pour y puiser de la force. À la fin, elle apparaît en narratrice... Espérant avoir conjuré le mal ?

— **Emmanuelle Bouchez**

| 1h20 | Du 21 au 30 nov., Théâtre de la Ville-Espace Cardin, Paris 8^e, tél. : 01 42 74 22 77; du 14 au 16 décembre, Annemasse (74), tél. : 04 50 43 24 24; du 4 au 7 janvier, Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon 4^e.

Seule en scène, l'actrice derrière une membrane blanche, tel l'hymen bientôt déchiré.

Quand le chasseur est pris à son propre piège...

THÉÂTRE Sébastien Davis met en scène *le Consentement*, de Vanessa Springora. Avec une Ludivine Sagnier, seule en scène, qui fait entendre le texte dans toute sa puissance.

Le 2 janvier 2020 paraît *le Consentement*, de Vanessa Springora. Sa publication va provoquer une onde de choc. Le livre dénonce la relation sexuelle et d'emprise qu'elle a eue avec l'écrivain Gabriel Matzneff. Elle avait 14 ans, il en avait 50. Passé les premiers instants de sidération, les révélations du livre suscitent et interrogent la tolérance du monde littéraire et médiatique dont avait pu bénéficier celui qui s'était vu attribuer le prix Renaudot essai en 2013, alors qu'il revendiquait ouvertement ses relations avec des mineurs, garçons et filles, et sa pratique du tourisme sexuel en Asie.

Avec son adaptation mise en scène par Sébastien Davis, la présence, lumineuse, de Ludivine Sagnier, accompagnée par le batteur Pierre Belleville, et la scénographie sobre mais élaborée d'Aldwyne de Dardel, on entre dans une autre dimension. L'adresse au public est directe et ne laisse personne indemne. L'actrice, révélée au cinéma à 19 ans dans les films de François Ozon, en a aujourd'hui 43. Vanessa Springora en a 47 lorsque le livre paraît. L'actrice s'empare de l'histoire de l'écrivaine sans pathos, respectant sa chronologie sans jamais chercher à illustrer le propos. La radicalité du récit contraint à le traverser sur une ligne de crête. Ludivine Sagnier se tient à l'avant-scène, parfaite en pantalon de survêtement et bustier pour faire entendre le désarroi d'une adolescente que le divorce de ses parents, l'absence du père tout particulièrement, va précipiter dans les bras d'un prédateur.

Comme une mécanique qu'elle décortique, elle porte haut chaque mot, chaque respiration de ce terrible récit. Jusqu'à ne faire qu'une avec l'autrice. Ludivine-Vanessa se dissimule derrière un mur en papier-calque, en fond de scène. Elle y

déshabille davantage son âme que son corps. Les solos de batterie trouent le silence et jouent avec les non-dits alors que tout, ici, est raconté dans un face-à-face qui démultiplie la violence de l'écriture. On se surprend à entendre cette phrase pourtant de multiples fois mise en exergue : « À 14 ans, on n'est pas censée être attendue par un homme de 50 ans à la sortie de son collège pour se retrouver dans son lit, sa verge dans la bouche à l'heure du goûter... » Elle fait l'effet d'une profonde blessure, d'une morsure aussi. On retient son souffle tout au long de ce texte contracté au plus près pour ne rien en perdre d'essentiel. Si cette toute jeune fille cherche à comprendre et assumer « une certaine précocité sexuelle et un immense besoin d'être regardée » née d'une grande solitude, on est absolument saisi par ce peloton d'adultes qui détournent le regard : le père, la mère, les enseignants, un médecin (qui interviendra même pour la déflorer chirurgicalement), un autre écrivain, la police...

L'adresse au public est directe et ne laisse personne indemne.

Un refus de voir et d'intervenir qui a fortement interpellé Sébastien Davis et Ludivine Sagnier, pour qui le livre de Vanessa Springora met au jour un consensus patriarcal fortement ancré dans les mentalités. Tous deux codirigent la section acteur de l'école Kourtrajmé, à Montfermeil, où sont formés des jeunes aux métiers du cinéma. Une autre façon de « faire bouger les lignes ». ■

MARINA DA SILVA

Créé au théâtre Châteauevallon-Liberté de Toulon en octobre. Tournée : du 13 au 15 décembre au théâtre Château Rouge, Annemasse. Du 4 au 7 janvier au Théâtre de la Croix-Rousse, Lyon. Les 28 février et 1^{er} mars au Théâtre de la Ville, les Abbesses, Paris.



L'actrice porte haut chaque mot, chaque respiration de ce terrible récit. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Chronique parisienne du siècle dernier

Lélio Plotton met en scène la pièce de Lola Molina *Nous n'avons pas vu la nuit tomber*. Paris la nuit, souvenirs épars de la jeunesse.

Chartres (Eure-et-loir), envoyée spéciale.

Paris, à l'aube du XXI^e siècle. Deux filles, deux jeunes hommes, un amant et un drôle d'inconnu, mi-dealer, mi-SDF, qui traîne à la sortie du métro. Il y a là des chassés-croisés amoureux, le long de la ligne 7 avant prolongation, direction KB, Le Kremlin-Bicêtre. Parfois, un changement à Châtelet pour aller à Fontenay. Jesse, Baba, James et Paul forment un étrange quatuor. Les filles se prostituent pour payer leurs études. Les garçons se débrouillent comme ils peuvent. Leur cartographie amoureuse épouse celle du métro. On change de partenaire comme on change de ligne, sur un coup de cœur ou de colère. Sous les néons blafards des couloirs du métropolitain, entre chien et loup, Lola Molina a su recréer cette ambiance un peu glauque vite balayée par un vent de liberté et de folie. Les rendez-vous dans des cafés enfumés où la musique et l'alcool coulent à flots ; les appels depuis des cabines téléphoniques et l'on croit entendre les pièces de monnaie tomber dans la machine. L'autrice, à peine née à cette époque, restitue au plus juste les errances d'une génération qui brûle ses derniers instants d'insouciance avant le passage à l'an 2000.

ATMOSPHÈRE DE MYSTÈRE ET D'ERRANCE

Lélio Plotton met en scène *Nous n'avons pas vu la nuit tomber*. Après avoir monté, toujours de Lola Molina, *Seasonal Affective Disorder*, créé en 2018 au Lucernaire avec Laurent Sauvage et Anne-Lise Heimburger, il récidive et parvient à créer cette atmosphère de mystère et d'errance nocturnes, ces échanges à couteaux tirés entre chacun des protagonistes, des jeunes gens paumés qui s'accrochent maladroitement à la vie. Sur le plateau dépouillé, les lumières vont dessiner les espaces et créer des atmosphères froides comme la nuit, étourdissantes comme les ambiances des arrières-salles où se jouaient des concerts sauvages.

Charlotte Ligneau, Flora Diguët, Thomas Landbo, Charly Breton, Antoine Sastre et Gabriel Dufay forment une solide tribu, faisant irruption sur le plateau au gré des séquences organisées dans une belle fluidité. Il plane sur ce spectacle une mélancolie sauvage qui vous colle à la peau, jusqu'à l'ultime réplique. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Le spectacle a été créé le 8 novembre au Théâtre de Chartres. Après une première escale à Bourges, il se jouera les 12 et 13 avril au CDN de Tours. Le texte est publié aux éditions Théâtrales. Il en existe une version radiophonique, un podcast France Culture (avec une autre distribution).